Artistes

# BERNARD PIFFARETTI, PEINTRE DES TEMPS SIMULTANÉS

Sa méthode, ses inspirations, ses tableaux : retour sur l'œuvre de l'artiste français.

**Bernard Piffaretti, *Untitled*, 1981, acrylique sur toile.** © Thomas Lannes

Parmi les peintures les plus récentes de Bernard Piffaretti, on en retiendra une (*Untitled [2256]*, 2019), tant pour la plénitude qui s'en dégage que pour les échos multiples qu'elle déclenche. De part et d'autre d'une bande d'un rouge intense, barrant verticalement le tableau en son centre, un bleu lumineux se déploie en aplat homogène, pur, plein, immuable et palpable à la fois. Il est seulement interrompu, sur la gauche et sur toute la hauteur, par une fine réserve verticale encadrant une coulure verte. Évidemment, il n'y en a pas une, mais deux, une par moitié, le tableau ayant été réalisé en deux temps, par la répétition d'un ensemble de décisions, signes et gestes exécutés d'abord sur l'un de ses côtés. Ces coulures rejouent en outre la bande centrale, avec toutes les irrégularités inhérentes aux processus que l'on ne peut pas totalement contrôler, et donc reproduire à l'identique, mais aussi l'ensemble des ambiguïtés spatiales que suscite la division de chaque moitié en deux parties, elles-mêmes inégales.

La description est malaisée, puisque le dispositif est aussi évident que ses effets sont démultipliés, voire paradoxaux : entre l'axe vertical, qui fixe la peinture comme le spectateur, et les deux coulures qui, elles, les entraînent dans une sorte de défilement bidirectionnel, dans la hauteur et la largeur, tenant de la boucle ou du bégaiement sans fin. Il s'agit autant là d'une mise en œuvre que d'une mise en abyme de la peinture, d'une expérience picturale au premier degré et, simultanément, d'une réflexion sur celle-ci.

Car, si Bernard Piffaretti se plaît à revendiquer son statut d'artiste peintre, c'est en ajoutant une forme de tautologie : « *Je peins la peinture* », expliquait-il à Nathalie Anglès en 1997. La répétition dit la cohérence d'une démarche qui définit la peinture depuis sa pratique même ; par elle, il exprime à la fois son attachement de fond au médium et la distance réflexive qu'il maintient avec celui-ci – l'évidence et le discours sur.

### DE NEWMAN À PIFFARETTI

Comme toujours chez Bernard Piffaretti, couleurs, formes et motifs, aussi simples soient-ils, donnent lieu à de multiples réminiscences, venues du développement de l'œuvre comme de l'histoire de la peinture. En l'occurrence, dans ce tableau de 2019, l'insistance sur le marquage vertical, par sa puissance déclarative (ici et maintenant), avec ce qu'il porte pour la surface de rupture et de suture, rappellera peut-être – comme un nom que l'on aurait sur le bout de la langue – le saisissement éprouvé devant telle œuvre de Barnett Newman. À la lumière de cette interférence, toute la spécificité des choix du peintre est révélée.

On pense plus particulièrement aux toiles de Newman précédant *Onement I* (1948), qu'il a désignée comme point de départ, principe de tout ce qui a suivi. On pense à ces œuvres où les zébrures, éclairs et autres brèches se multiplient dans une recherche tournée, comme les titres l'indiquent, vers l'expression du commencement, de la genèse de l'univers et des formes.

**Toutes ses premières expérimentations visent à mettre à distance l'expression, le sujet, les motifs, à arrêter ou du moins refroidir le geste, à perdre l'origine.**

Et l'on mesure ainsi l'écart insigne qui sépare les registres de l'un et de l'autre. Un écart générationnel bien sûr : Bernard Piffaretti s'est formé en tant que peintre dans les années 1970, à l'époque de l'art conceptuel et de la dématérialisation de l'objet d'art, et il a commencé son parcours, à partir de 1980, au moment où la peinture figurative regagnait de l'audience. Toutes ses premières expérimentations visent alors à mettre à distance l'expression, le sujet, les motifs, à arrêter ou du moins refroidir le geste, à perdre l'origine. Ce à quoi la gémellité des figures, apparue dans la série *Paradigme, peinture du doute* (1983), offre une première solution, précisée à partir de 1984-1985, lorsque le peintre opte définitivement pour la duplication comme méthode, comme procédé, comme question, comme « *outil faisant voir le tableau* ». Il ne renonce pas pour autant ni à l'intuition ni au hasard, et encore moins au plaisir de peindre, voire à la malice.

Si Newman souhaitait « *repartir à zéro* », Piffaretti prend acte de l'histoire de la peinture comme une suite de reprises. Il s'astreint dès lors à recommencer, non seulement tableau après tableau, mais à l'intérieur même de chacun d'eux, repassant, pour peindre la seconde moitié, par toutes les étapes qui ont donné naissance à la première. Ce « *déplacement* », « *temps entièrement dédoublé* » du « *passage d'un côté à l'autre* » (intervention à l'École des beaux-arts du Mans en 1996, dans le cadre du colloque « La question du double ») est précisément ce qui fait le tableau. Tout reprendre depuis un début qui existe déjà, recommencer donc, indéfiniment, au sens que le philosophe Mathieu Potte-Bonneville donnait en 2018 (*Recommencer*, Verdier) à ce qu'il caractérise comme une décision et une action : « *Se faire tout entier inauguration et tout entier rappel.* »

### SIMULTANÉMENT

S'il repeint « *de la même manière ce qui a été fait une fois* » (entretien de l'artiste avec Werner Meyer, 1991), c'est précisément de sorte qu'il n'y ait plus succession dans le temps – le premier, le second, l'un avant, l'autre après –, mais simultanéité : « *Être contemporain,* expliqua-t-il à Yves Michaud dès 1987, *ce pourrait être d'accepter une chose avec une autre, dans un même temps.* » Pour les mêmes raisons, son œuvre, prise dans son ensemble, quoique dûment archivée année après année, bat en brèche toute chronologie, par la récurrence d'éléments constituant des séries formelles, parfois espacées de plus de dix ans, par la constance de certaines couleurs ou accords chromatiques, ou encore par l'existence de familles de peintures composées sporadiquement, au fil du temps – dont les *Métapeintures* (1986-2014). Sans origine, il n'y a pas d'évolution : une manière de répondre à bien des questions qui ont travaillé la modernité picturale.

Pour la dernière exposition de Bernard Piffaretti, à la galerie frank elbaz, à Paris, le communiqué de presse était en forme de générique – soit une façon de commencer par la fin. Un certain « JLG » s'y voyait remercié. Est-ce le même Jean-Luc Godard que le peintre citait déjà dans l'un de ses premiers entretiens, avec Jean-Louis Froment en 1982 ? Celui qui affirme que « *le cinéma n'est pas une image après l'autre, c'est une image plus une image qui en forme une troisième, la troisième étant du reste formée par le spectateur au moment où il voit le film* » ? L'arithmétique de Bernard Piffaretti s'inspire en ce sens du montage cinématographique, qu'il applique à la temporalité propre de la peinture : avec lui, 1 et 1 font ainsi toujours 1.

**GUITEMIE MALDONADO**

**« Bernard Piffaretti. Acteur », galerie frank elbaz, 66, rue de Turenne, 75003 Paris, galeriefrankelbaz.com *(consulter le site pour une éventuelle prolongation de l'exposition)***

**Vue de l'exposition à la galerie frank elbaz, avec, à gauche, *Untitled (2256)*, 2019, acrylique sur toile, Paris.** © Thomas Lannes